Document generated on 07/16/2025 7:46 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

L'éloquence d'un petit monde
Entretien avec Fabien Cloutier

Étienne Bourdages

Number 135 (2), 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63130ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bourdages, É. (2010). L'éloquence d'un petit monde : entretien avec Fabien Cloutier. *Jeu*, (135), 138–143.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉTIENNE BOURDAGES

L'ÉLOQUENCE D'UN PETIT MONDE

Entretien avec Fabien Cloutier

Présenté durant l'automne 2009 à la Licorne, *Scotstown* prolonge les péripéties amorcées dans un conte qui avait fait mouche lors de l'édition 2005 des *Contes urbains*. Reprenant en amorce le texte initial, *Oùsqu'y é Chabot ?*, dans lequel le narrateur fait une étonnante virée à Montréal avec son meilleur *chum*, Fabien Cloutier fait revenir le héros dans sa Beauce natale. Avec dégaine et aplomb, son personnage nous fait goûter à la couleur locale, suggérant au passage le désenchantement de la région – à travers notamment l'évocation du suicide, l'omniprésence de l'alcool et du *pot* –, mais aussi sa part de sensibilité. Par ses observations empreintes de naïveté et sa morale maladroite, il nous est irrésistiblement sympathique. Or, cet humour en apparence désopilant n'est pas sans provoquer quelques rires jaunes. Cloutier passe avec polyvalence de la légèreté à la gravité. Difficile de rester indifférent devant cette parole singulière.

Comment en êtes-vous arrivé à créer ce personnage de conteur ?

Fabien Cloutier – En sortant du Conservatoire en 2001, je me suis mis à jouer à Québec et, depuis, j'ai dû participer à une vingtaine de spectacles en tant que comédien, l'été, sur les scènes professionnelles ou dans des projets corporatifs. Mais, durant les périodes plus calmes, j'écrivais. Le conte m'attirait. J'avais lu des textes d'Yvan Bienvenue, j'aimais aussi l'écriture de Jean Marc Dalpé. Ce sont des univers qui me parlent. C'est après une discussion avec le premier au sujet d'un essai que je lui avais soumis qu'il m'a demandé si j'avais un texte dont l'action se déroulait à Montréal pendant le temps des fêtes. Je lui ai demandé un délai de deux semaines. Comme dans le premier conte j'avais travaillé la langue, j'ai poursuivi dans cette veine, et *Oùsqu'y é Chabot ?* s'est pour l'essentiel composé en trois jours. Le soir de la première des *Contes urbains 2005*, j'étais costumé, pratiquement personne ne me connaissait et, quand je suis sorti de scène, j'ai entendu la réaction spontanée de la salle ; mon plaisir a été extraordinaire !

Fabien Cloutier dans sa loge, se préparant pour une représentation de *Scotstown* à la Licorne. © Ariane Carrier-Cliche.

Est-ce que le public est aussi réceptif devant Scotstown *?*

F. C. – Encore aujourd'hui, j'éprouve une certaine peur à jouer un conte. Pas tant parce que c'est mon propre texte que j'interprète, mais parce qu'il y a toujours une forme de dialogue qui s'installe avec quelqu'un que je rencontre pour la première fois, avec qui je n'ai jamais répété. En dix soirs à la Licorne, le public peut se ressembler, mais quand je donne le même texte à la maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce, pour une représentation, les réactions sont plus discrètes. Les spectateurs apprécient, mais je sens la gêne qu'ils éprouvent d'être si près de moi et d'avoir l'impression que je m'adresse directement à eux. Je dois donc, chaque fois, trouver une nouvelle façon de jouer parce que les rires ne fusent pas aux mêmes endroits, et les silences n'ont pas la même durée. En tournée, il y a parfois dix, quinze minutes d'inconfort où je sens que le public ne se permet pas encore de s'amuser. À Scotstown même, dans une église anglicane désaffectée, ils devaient être une centaine bien tassée… Je leur ai lancé mon monologue sans préambule, et leur réaction a été magique. Je crois que les habitants de la place étaient tout à fait en mesure de saisir que je n'étais pas en train de les traiter de gros colons des régions. Ils étaient capables de faire la part des choses, ils étaient donc aussi conscients que ce que je raconte renvoie à une réalité. Je fais confiance à l'intelligence du public.

En effet, le portrait que vous faites de la vie en région est souvent peu flatteur. Malgré la candeur manifeste du conteur, le ton est parfois cynique ; on sent percer le regard critique. Votre personnage et son entourage s'appuient-ils sur des modèles authentiques ou s'agit-il d'une transposition démesurée des Beaucerons typiques ?

F. C. – Évidemment, je suis un peu parti de mes expériences personnelles où j'ai, par exemple, donné rendez-vous à des amis à des endroits qui n'existent pas sur Pie-IX pour aller voir un match des Expos ou à l'Auditorium de Verdun pour un *show* de Megadeth où on arrivait déjà réchauffé. J'ai vécu cette période où Montréal était une espèce de grosse bête où on croise plein de choses qu'on ne voit pas ailleurs. L'histoire de Petr est arrivée à quelqu'un que je connais… J'ai aussi travaillé dans des polyvalentes, en Beauce, et j'en ai vu des jeunes attendre le Festival des Monuments de neige dont il est question dans la pièce. Pendant un mois, l'école tourne quasiment au ralenti parce que les élèves vont *brosser* là toute la fin de semaine et qu'ils sont brûlés au retour en classe, le lundi. J'ai grandi dans une atmosphère semblable et j'ai vu les effets parfois dévastateurs que ça peut avoir. Ce sont des événements qui permettent aux municipalités de faire des profits qu'elles pourront ensuite réinvestir dans des infrastructures servant aux loisirs, mais ils font aussi en sorte que la jeunesse grandit dans une culture destructrice. C'est la fête, oui, mais pas au sens noble du terme. Plusieurs finissent le secondaire et s'en vont directement travailler à l'abattoir à dix-huit *piastres* l'heure pendant que d'autres poursuivent au cégep. À 25 ans, ils travaillent depuis déjà presque dix ans dans une *shop*, ils sont pour la plupart déjà écœurés, ils se morfondent, mais tout ce qu'ils ont à faire, c'est de continuer à boire comme lorsqu'ils étaient adolescents. Pas étonnant que, dans certaines régions, le taux de suicide des jeunes hommes soit effarant. Plusieurs gars de régions de mon âge qui regardent leur album des finissants constatent que beaucoup de visages ont disparu. Des gars morts en scooter, des gars morts en ski-doo, des gars morts dans des accidents d'auto, des suicidés, il y en a en masse, trop ! La culture régionale qui carbure à la *dope*, à l'alcool, aux gros chars et aux fêtes de village, c'est une culture qui tue.

On remarque par ailleurs que, si le conte originel s'en tient à la facture classique du conte urbain (milieu urbain, présence du fantastique…), sa version augmentée prend une facture plus réaliste, voire sociétale. Il est question de pédophilie, d'écologie, de multiculturalisme… C'était important pour vous que le conte fasse plus que raconter une histoire comique et qu'il donne aussi une leçon ?

F. C. – Même si j'aime jouer avec les niveaux de réalité, je ne voulais pas que toutes les mésaventures s'expliquent par l'intervention du surnaturel. Pour moi, si des spectateurs se reconnaissent dans mon personnage quand il dit : « Criss de tapette ! » et que, plus tard, ils se remettent en question ou se demandent pourquoi ils ont ri de telle façon à tel endroit, j'aurai atteint mon but. Le théâtre est un art vivant parce que d'un public à l'autre et même d'un spectateur à l'autre les réactions sont variables : quand il entend le personnage parler de « plans de nègre », il réagit différemment s'il est assis à côté d'un Noir ou non. Aussi, la connivence avec le conteur seul en scène confronte directement le spectateur à ses propres *bibittes*.

Pendant les travaux de la commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables, on a donné aux gens l'occasion de discourir mais jamais de dialoguer. Tout le monde a eu la chance de vider son petit sac et s'est soulagé, mais personne ne s'est vraiment parlé. Dans de telles circonstances, on mandate quelqu'un comme Denise Bombardier pour nous résumer ses raisonnements en une minute et quart, alors qu'on aurait peut-être plutôt besoin d'un vrai débat d'idées d'une heure ou plus pour entendre ce que la population, elle, pense. L'homme qui souhaite voir tous les immigrants retourner dans leur pays et celui qui veut, au contraire, s'ouvrir aux autres cultures, j'aimerais les écouter échanger ouvertement. Mais il suffit de regarder les informations pour se désoler en voyant ce qui préoccupe nos contemporains. Récemment, je suis revenu d'un mois en

Fabien Cloutier dans son spectacle solo, *Scotstown*, présenté à la Licorne à l'automne 2009. © Ariane Carrier-Cliche.

Fabien Cloutier dans son spectacle solo, *Scotstown*, présenté à la Licorne à l'automne 2009. © Ariane Carrier-Cliche.

Belgique et la première nouvelle que j'ai entendue en débarquant et qui faisait la une des journaux télévisés, c'était la démission de Bob Gainey. C'était ça *le* sujet important ! Donc, oui, si je décide d'envoyer mon personnage dans un pays arabe, c'est parce que j'aurai envie de discuter de l'inconfort qu'éprouve la société québécoise devant cette culture. Si je le remets devant des homosexuels, ce sera pour les mêmes raisons. Je pense qu'un auteur qui s'intéresse au Québec contemporain n'a pas vraiment le choix de représenter des individus pétrifiés par des préjugés, véhiculant une certaine peur de l'autre.

Mon personnage n'est pas tant le stéréotype du gars de région que le gars qui vient d'un petit monde. Or, il y a des quartiers de Montréal qui sont de cet ordre. Dans une taverne de la métropole, on retrouve souvent la même ambiance que dans le petit bar de « Saint-En-Arrière ». On entre, on prend une bière, tout le monde nous regarde, mais personne ne nous jase à part la serveuse qui nous salue parce que ça fait partie de son travail… On peut entrer dans un bar de Montréal et se sentir comme un étranger dans sa propre ville. J'ai parfois l'impression qu'au Québec, actuellement, chacun se renferme dans son « petit monde », alors qu'il serait peut-être temps qu'il s'ouvre. Il arrive

que des spectateurs soient frappés par certaines aberrations formulées par mon personnage et me disent que c'est impossible qu'on puisse encore penser ainsi aujourd'hui, que je vais trop loin. Pour leur prouver que ça se peut, on n'a qu'à se référer aux propos tenus récemment par les deux commentateurs des Jeux olympiques qui suggéraient de réclamer qu'un patineur artistique un peu flamboyant passe un test de masculinité. Ils ne voulaient certainement pas être méchants, mais ce genre d'énormités sous-tend, selon moi, un malaise profond et généralisé. La société d'aujourd'hui devrait pouvoir accepter qu'un patineur artistique fasse son numéro habillé en rose. Il ne s'agit pas de remettre en question l'image que ça projette de ce sport, mais de constater qu'on n'est pas encore tout à fait prêt à voir un gai qui s'assume et qui gagne.

Ce qui déstabilise dans le spectacle, ce ne sont pas uniquement les sujets abordés, mais aussi l'accent du conteur. Son phrasé est très joualisé, et la version publiée tend d'ailleurs à en imiter les moindres détails. Comment avez-vous abordé le travail sur la langue ?

F. C. – Le français normalisé, c'est une langue morte. En fait, selon moi, c'est une langue qui n'a jamais existé, qui tient de l'idéal. Notre langue, notre façon de parler, c'est une de nos forces. Par exemple, je pense qu'on ne devrait pas se sentir obligé de jouer Molière avec un accent français. Je suis également convaincu qu'en exportant *Scotstown*, il ne faut rien adapter. À la limite, peut-être, fournir un petit lexique. C'est sûr que dans les premières minutes, le public étranger travaille davantage puisqu'il doit enregistrer une nouvelle parole. Je suis Beauceron moi-même et j'ai déjà eu un accent beaucoup plus prononcé. C'est une langue des Cantons-de-l'Est qui est truffée d'anglicismes. Mais je ne me suis pas efforcé d'y être fidèle pour faire en sorte que l'accent du narrateur colle parfaitement à la région. Mon intention n'était pas d'en faire un modèle anthropologique qui relèverait toutes les expressions typiques du coin. Je pense qu'au bout du compte il a sa parole à lui, sa manière de s'exprimer à lui. Celle-ci est volontairement théâtrale : je l'ai composée en étudiant la sonorité et la rythmique des phrases. C'est dans cette optique que j'évite la ponctuation ; le texte doit avant tout se respirer. La langue a été le moteur de création du personnage : il doit son origine à la parole.

Au Québec on parle de la langue sur le plan politique, mais on a de la difficulté à assumer la parole. Aller loin avec la langue, ça dérange. Peut-être que j'utilise une langue coup-de-poing pour dire : « Réveille-toi public, tu ne viens pas au théâtre dans le seul but de poursuivre ton abonnement ! Tu viens au théâtre pour être ébranlé… », sinon c'est juste de la télé en vrai, c'est le Canal Vie sur scène en costumes d'époque… « Tu es un spectateur au théâtre, sois un acteur dans la réalité. Bouge ! Si tu n'es pas d'accord avec ce que tu vois, sors du théâtre et dis-le. Si tu trouves que ça n'a pas de bon sens, lutte. Parle avec les gens que tu côtoies, encourage-les à aller voir le spectacle plutôt que de te reposer dans ton siège. » Le théâtre est souvent confortable et, s'il le demeure, il va disparaître ou, du moins, perdre sa raison d'être. On est rendu à un moment où il faudrait peut-être justement se redemander pourquoi cet art-là est né et redécouvrir ce que, socialement, il peut nous apporter, particulièrement dans une période d'à-plat-ventrisme ou de mutisme comme celle qu'on vit en ce moment. Il ne se passe pas grand-chose, on ne sort pas dans les rues, on ne manifeste pas, on ne se choque pas… On écrit comme profil Facebook qu'on est écœuré ou scandalisé, et le lendemain, on se remet à s'envoyer des vidéos drôles. Pathétique.

Peut-on s'attendre à revoir le personnage monter sur scène dans de nouvelles aventures ?

F. C. – Un des aspects que les spectateurs aiment dans ce spectacle, c'est qu'ils ont l'impression que le personnage jase avec eux ; la relation qui s'établit est très intime. Mais je ne suis pas là pour draguer le public. Je crois en fait qu'un des plaisirs qu'il éprouve en assistant à *Scotstown* est dû à la surprise. Donc, si je reprends le personnage dans de nouvelles aventures, il devra surprendre à nouveau et, même, pourquoi pas, décevoir. Je ne veux surtout pas en faire un Bonhomme Carnaval qui répète toujours les mêmes *stépettes* ; le prochain spectacle ne pourrait pas s'appeler *Ousqu'y é Pouliot ?* et se contenter de reprendre une recette. Je n'ai pas envie d'en faire un personnage qu'on va voir parce qu'il nous sert de bonnes phrases grasses, parce qu'on le trouve drôle. Il devra nécessairement avoir changé, avoir mûri. Aura-t-il une blonde, un enfant, une *job steady* ? Est-ce que sa vie aura pris une nouvelle direction ? Oui, c'est essentiel. Sinon, il va devenir une espèce de caricature de lui-même comme Elvis Gratton qui, par exemple, dans la série produite pour la télé, ne ressemble pas tout à fait à celui qu'on retrouvait dans le premier film. La série a ses qualités, que je reconnais, mais est-ce que le personnage a toujours la force de frappe de ses débuts ? Je crois que les avis sont partagés. C'est certain que je vais récrire pour ce personnage. J'ai déjà deux, trois idées en tête. En fait, j'en suis à un point où je le fais parler. Par exemple, en voiture, je teste la cadence de nouvelles répliques... À l'origine, mon intention était de créer deux personnages de gars de région qui montent à Montréal. Évidemment, il y a plein de morceaux de gens que je connais en eux. Ils viennent de Scotstown parce que c'est un village que je connais, que j'ai fréquenté, j'y ai de la famille… Il fallait avant tout que je puisse les apprécier moi-même. Je voulais à la limite m'obliger à les respecter. Ils peuvent dire ou faire des choses horribles mais, d'un autre côté, ils peuvent aussi voir la beauté et faire preuve d'une certaine morale. Le narrateur de *Scotstown*, s'il tient parfois des propos qui paraissent terribles, demeure toutefois profondément humain. ■